comme une langue que V. M. a comme adoptée, et dans laquelle elle a écrit tant de belles choses, je ne saurois plus la chérir, lorsqu'elle a pu faire croire à V. M. que j'aye voulu l'offenser.

Après tout cet egoisme, que je prie V. M. de vouloir bien pardonner à la vérité, je passe aux offres qu'elle veut bien encore me faire, et qui me font sentir que la main du seigneur ne s'est pas tout à fait retirée de dessus ma tête. V. M. m'offre une bonne pension, et beaucoup de liberté, choses naturellement contraires que la bonté de V. M. pour moi veut bien concilier ensemble. Je suis bien éloigné, Sire, de refuser un parti qui m'approche de la personne de V. M. Elle sait que, quant à présent, je m'en vais chez moi, où mes affaires m'appellent, et m'obligent d'être pour quelque tems. Je serois charmé, Sire, d'aller passer de tems en tems une année à Berlin: ce seroit pour moi une année de réjouissance, comme le retour des Olimpiades l'étoit pour les Grecs, et des Jeux séculaires pour les Romains. Je regarderai tout ce que V. M. voudra

bien

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/algarotti1794bd15/0115
© Universitätsbibliothek Heidelberg
The Getty